

Les trois étapes ou : La vie de Lucas Meuront : [1ère partie]

Autor(en): **Cornut, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 14

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204961>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vées aux gros personnages. « Il nous semblait, dit-il, qu'aux premiers rangs ce n'étaient pas les plus honorables. »

Le même jour, Montaigne passa l'Arat (l'Aar) à Broug, « belle petite ville de MM. de Berne ; et de là, vîmes voir une abbaye (Königsfelden) que la reine Catherine de Hongrie donna aux seigneurs de Berne l'an 1524, où sont enterrés Léopold, archiduc d'Autriche, et grand nombre de gentilshommes qui furent défaits par les Suisses l'an 1386 (bataille de Sempach). En cette abbaye, il y a des miches de pain toutes prêtes et de la soupe pour les passants qui en demandent. »

Après avoir franchi sur un bac « la rivière Reix (Reuss) qui vient du lac de Lucerne », Montaigne arrive à Baden. Il ne logea pas dans la ville même, mais au bourg « qui est au bas de la montagne, le long d'une rivière, ou un torrent plutôt, nommé Limaq (Limmat) qui vient du lac de Zurich. » Quant aux bains, le Journal de voyage en loue fort l'aménagement :

« Il y a deux ou trois bains publics découverts, de quoi il n'y a que les pauvres gens qui se servent. Les autres en fort grand nombre sont enclos dans les maisons, et les divise-t-on en plusieurs cellules particulières, closes et couvertes, qu'on loue avec les chambres ; les dites cellules les plus délicates et mieux accommodées qu'il est possible, y attirant des veines d'eau chaude pour chacun bain... Qui aura à conduire des dames qui se veulent baigner avec respect et délicatesse, il les peut mener là, car elles sont aussi seules au bain, qui semble un très riche cabinet, clair, vitré, tout autour revêtu de lambris peint et planché très proprement, à tout (avec) des sièges et des petites tables pour lire ou jouer si on veut, étant dans le bain. »

Lorsqu'on se reporte à l'époque (1580) où Montaigne écrivait ces lignes, on doit reconnaître que les installations de Baden méritaient bien l'éloge qu'il leur décerne. Veut-on maintenant connaître la description qu'en fit, en 1417, un autre célèbre écrivain, l'humaniste Le Pogge ? « Quant aux bains dans les hôtelleries, dit-il, ils sont superbement ornés, et communs aux deux sexes. Une cloison de bois sépare bien les hommes des dames, mais les petites fenêtres dont elle est percée pour qu'ils puissent boire et manger ensemble, leur permettent de se voir et de se toucher, ce à quoi ils ne manquent pas. Au-dessus des loges courent des couloirs où se rencontrent les hommes pour jaser, et, bien entendu, chacun est libre de faire une visite au

bain voisin, d'y plaisanter, de s'y réjouir l'humeur, chose qui ne se fait sans qu'en y entrant ou en en sortant, on ne croise jolies baigneuses aux appâts à peine voilés. » Puis, après avoir dépeint comiquement les repas en commun, servis sur des tables flottantes Le Pogge continue ainsi : « Il est merveilleux de voir l'innocence de ces gens et de quel air naïvement confiant ils considèrent les privautés dont usent avec leurs femmes les baigneurs étrangers : rien ne les émeut, tout leur paraît au mieux ou plutôt ils n'y prennent pas garde... »

Si Montaigne vante les bains de Baden, il n'aprouve pas moins d'admiration pour ses auberges : « Les logis sont très magnifiques. En celui où nous logions, il s'est vu pour un jour trois cents bouches à nourrir. Il y avait encore grand'compagnie quand nous y étions, et bien cent septante lits qui servaient aux hôtes qui y étaient. Il y a dix-sept poiles (chambres communes) et onze cuisines, et en un logis voisin du nôtre, cinquante chambres meublées. »

« L'eau au boire est un peu fade et molle, comme une eau battue, et quant au goût elle sent au soufre ; elle a je ne sais quelle piqure de salure. Elle est moins nette que les autres eaux que nous avons vues ailleurs, et charrie en la puisant certaines petites éfilandres fort menues. Elle n'a point ces petites étincelles qu'on voit briller dans les autres eaux soufrées, quand on les reçoit dans le verre, qu'ont celles de Spa... Son usage à ceux du pays est pour le bain, dans lequel ils se font corneter (ventouser) et saigner si fort, que j'ai vu les deux bains publics parfois qui semblaient être de pur sang. Ceux qui en boivent à leur coutume, c'est un verre ou deux pour le plus. »

Montaigne, lui, en prit, le lendemain de son arrivée, sept petits verres « qui revenaient à une grosse chopine » ; le jour suivant, il s'en administra cinq grands verres, ce qui « pouvait faire dix de ces petits ou une pinte ». Tandis que les gens du pays demeuraient toute la journée dans l'eau, mais jusqu'à la ceinture seulement, lui s'y tint une demi-heure « engagé jusqu'au col, étendant le long de son bain. »

A en croire Montaigne, les hôteliers de Baden s'entendaient à merveille à faire payer aux nobles baigneurs les commodités qu'ils leur offraient : « L'exaction du paiement est un peu tyrannique, comme en toutes nations, et notamment en la nôtre envers les étrangers. Quatre chambres garnies de neuf lits, desquelles deux avaient poiles et un bain, nous coûtèrent un écu par jour chacun des maîtres, et des servi-

A dix minutes du Cloître, un gros bourg décoré du nom de ville allonge dans la vallée du Rhône son unique rue noire et tortueuse.

Je perdis mes parents de bonne heure. Un oncle, déjà âgé, se chargea de m'élever. Il était bon, mais froid et taciturne. Aussi j'allais volontiers à l'école, où mon cœur impétueux reçut d'abord avec abondance ce qu'on lui mesurait à la maison. Je m'étais lié avec certains camarades, à qui j'aurais tout donné et moi-même par dessus. Puis un terrible événement, qui secoua pour longtemps toute ma génération, m'empêcha de trop sentir que j'étais orphelin. Y avait-il moyen de trouver le temps long, même pour un enfant qui n'avait pas de mère, quand la guerre franco-allemande jetait dans les vallées reculées de nos Alpes, avec de pauvres pantalons rouges internés et lamentables, les échos éteints de ses gloires et de ses misères ?

J'étais né d'humeur turbulente, avide de mouvement, d'aventures lointaines, de bruit d'armes et de sons de trompettes. A la maison, mon oncle devait m'imposer sans cesse le silence, mais je prenais ma revanche dehors, sur la place publique. Des défilés de troupes, des roulements de fourgons et de canons soulevaient mille rumeurs dans nos villages paisibles. Moi, l'arc à l'épaule, je marchais au son du clairon, bien au pas, dans le rang. Un capitaine me voyant un jour au milieu de ses soldats, se garda de me rudoyer ; il me frappa amicalement sur l'épaule :

teurs, quatre batz, c'est-à-dire neuf sols, et un peu plus pour chaque ; les chevaux six batz, qui sont environ quatorze sols par jour ; mais outre cela, ils y ajoutèrent plusieurs friponneries, contre leur coutume. »

(A suivre.)

Pierre Alin à Yverdon. — Lundi soir, Yverdon aura le très grand plaisir d'entendre Pierre Alin, le poète-compositeur très goûté à Paris, le chansonnier délicat et original dont Lausanne applaudit les premiers succès, et qui est des nôtres. Il aura à sa salle comble, c'est évident. Nous savons même des Lausannois qui se proposent d'aller, dans la capitale du Nord, applaudir l'artiste si sympathique auquel ils gardent un fidèle et affectueux souvenir.

On nous assure que Pierre Alin reviendra en automne et que Lausanne aura son tour. Bon, alors !

Pères nourriciers, assurance-vieillesse

et sélection naturelle.

DANS son intéressante causerie, M. W. Morton nous a donné de piquants renseignements sur la vie de famille, telle qu'on la comprend chez les Battaks (Sumatra).

Dans le sud de l'île, habitent des Battaks cannibales. A l'occasion d'une fête religieuse qui se célèbre chaque année, ils font grimper les vieillards à un arbre qu'ils secouent ensuite. Les vieux qui tombent sont censés ne plus rien valoir ; alors, on les mange !

De cette façon, ceux qui ne sont plus bons à rien, sont encore bons à quelque chose ; et quand l'âge et les infirmités sont venus, les vieux nourrissent encore leurs enfants.

Charmant tableau de famille ! Les enfants sont réunis au pied de l'arbre, que les aînés « grulent » congrûment. Les plus jeunes surveillent avec attention les dégringolades et se réjouissent par avance du plat de choix qui viendra corser le menu quotidien, que partagent, heureux et satisfaits, les anciens ayant subi avec succès l'épreuve sur les hautes branches. Mais, hélas, leur gourmandise sera tempérée par la perspective de l'ascension de l'année suivante à « l'arbre généalogique » et ils se diront, non sans une pointe de mélancolie, que certains d'entre eux feront les frais du prochain extra.

Car tel est le sort inéluctable des vieux Battaks : on descend de l'arbre pour tomber dans la poêle à frire !

Gens pressés. — Un mot de médecin, superbe..., car il est authentique :

— Toi, mon ami, tu feras un fameux militaire ! On peut être bon officier et mauvais prophète : il ne prévoyait pas que je n'aurais jamais d'autre arme qu'un arc de noisetier !

Avec une âme de feu, j'avais en effet un corps délicat, affaibli par une maladie d'enfant qui m'avait longtemps fait osciller entre la vie et la mort. Je devais subir le sort des faibles : à l'école, je fus froissé, meurtri de toutes manières par quelques gros garçons, jaloux de mes succès ; je dus renoncer à tous les jeux, qui me passionnaient, pour me mettre à l'abri de leurs bourrades. Certes, j'en aurais supporté bien d'autres si je n'avais reçu des coups plus meurtriers que des coups de poing, et qui me dégoûtèrent, non pas du cache-cache ou du saute-mouton, mais presque de la vie. J'apportais dans l'amitié une confiance et une ferveur qui furent assez mal placées, je l'avoue. Je me souviendrai toujours, car je suis de ceux qui n'ont pas l'oubli facile, des déchirements dont j'ai saigné dès l'âge de dix ou douze ans, en voyant des visages aimés se montrer un beau jour indifférents, hostiles ; de découvrir la trahison dans un cœur ami, de voir déchoir tout d'un coup des intimes dont j'étais fier, qui me paraissaient beaux et parfaits comme des dieux. Je ne voulais pas le croire, mes yeux me mentaient ; non, non, un ami ne change pas ainsi... C'est alors que doutant de Dieu et des hommes, comme je disais, — car les enfants qui lisent un peu et qui sentent beaucoup aiment les

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

LES TROIS ÉTAPES ou la vie de Lucas Meuront.

PAR SAMUEL CORNUT

I

Je suis né d'une honnête famille de cultivateurs, dans une ferme cachée au pied des montagnes, derrière une église isolée. Quelques hauts bâtiments noirs et tristes se serrent autour des piliers trapus du vieil édifice roman, devenu un temple, mais qui dépendait jadis de la célèbre abbaye de Saint-Maurice. Cet endroit porte le nom général de *Cloître* ; un moulin s'élevait, en effet, derrière l'église, avant la conquête du Pays de Vaud par les Bernois. Au dire de mon père, quelques dalles à moitié enfouies, des restes de colonnade se remarquaient encore dans notre verger, il n'y a pas trois quarts de siècle. Ces débris vénérables lui ont servi à construire notre ferme.

Le docteur avait déclaré que l'oncle à héritage ne passerait pas la nuit.

L'aurore est arrivée ; et les neveux et nièces sont là, attendant.

— Eh bien ! docteur ?... Eh bien ? demandent-ils.

Alors, le médecin, d'une voix sévère :

— Voyons..., encore un peu de patience, sa-crebleu !

Pour être bon soldat.

Note du registre des mariages d'Yvonand, de l'an 1714 :

« David Rouge, du Mont, régent d'école au dit lieu, a épousé Catherine Varidel, de Prahins, le 29 janvier. L'époux n'ayant pas été à cette dernière guerre de Fillmerge, mais étant régent depuis quelques années, n'a pas été d'obligation de me produire un certificat pour faire voir qu'il était bien armé, puisque sa charge de régent l'en exempte. Cependant m'étant informé de Philippe Coton, sergent de Prahins, étant venu à ses épousailles, m'a assuré qu'il avait les armes requises à un bon soldat. »

(Communiqué par M. Alfred Millioud.)

MARC À LOUIS ET LÈ Z'EMPEREU

Là a oquie que mè bourle quand liéso lè papai, l'è qu'on l'ai dèvese rein que dâi râi, dâi rène, dâi z'empereu, dâi z'emperouse, dâi duque, dâi duchesse et de tot clli treimblie-meint. Et pu de no z'autro, qu'on a prau à fère à veri, à bâogressi et à fotemassi tota la sainta dzornâ pè l'otto, nion n'ein dit pi pipette. Na pas lè râi, faut racontâ tot cein que fant, leu et ti cliiau que lau sant d'apareint. Se sant promet avoué onna lurena, se sant âo pilier, se l'ècrisant lau z'annonce, se sè mârçant, se l'ant fauta de la sadze-fenna, se fant bâtsi, se l'ant on einterrâ, hardi ! vito lè papai racontant clli l'affère et dâi coup, diabe mè rondzâi se n'inveintant pas tot cein que ne savant pas. On iâdzo ie diant dinse :

« Le roi d'Espagne va épouser prochainement une princesse anglaise. La fiancée a déjà reçu une multitude de cadeaux, des bijoux, diamants, etc. »

Et mè quand mè su maryâ, ie n'ant pi rein su dere su lau folhie. On n'a jamais liè on affère dinse :

« Marc à Louis va bientôt écrire ses annonces avec la Marienne à Botsard. Ils ont déjà reçu des tas d'affaires pour leur mettre en ménage : une belle ramassoire avec un manche jaune, un

caquelon pour la fondue, deux nattes pour mettre devant la porte de la belle chambre, une pétroleuse pour une famille à deux trous, une béguine en toile blanche. L'Union chrétienne a aussi donné à la Marienne des magnifiques jarretières avec des versets bibliques. »

Quaque teimps aprî lè papai desant :

« Le roi d'Espagne sera bientôt père. Quinze coups de canon annonceront la délivrance de la reine. »

Ma nion n'a jamé de su lau folhie :

« La Marienne à Marc à Louis aura bientôt un bouéte. On sait pas encore si elle fera un garçon ou une fille. La sage-femme de Maragenou dit qu'en tous cas il sera gros. »

Crâide-vo portant que la Marienne n'arâi pas età bin benêze de sè vère su la « Folhie d'Avi », li que l'ai jamé età qu'on coup, dèvant d'ître maryâie quand l'avâi voliu veindre onna troûte de quat'ans, oncora que l'a dû payi po l'ai ître.

Et pu aprî, lè papai ie mettant :

« La czarine a donné naissance hier à un beau garçon qui recevra les prénoms de Alexovitch-Michaëlovitch-Nikolaïévitch. La czarine n'a pas l'air trop abattue. »

Et mè quand mè vègnâ mon valet, que mîmo l'affère n'è pas z'u tot solet et que i'è vu dau payi — pas pi tant mè, mâ ma fenna — n'ant pas écrit su lau papai :

« Cette fois, ça y est, Marc à Louis a, depuis aujourd'hui, un superbe garçon de sa Marienne. Il est déjà gros, joufflu, risolet. On voit qu'il retire de la part de son père. Il ne lui manque que la parole. La sage-femme dit qu'il sera intelligent et qu'à 7 ou 8 mois il veut savoir déjà dire : Rave pour toi. — Marc à Louis se porte bien, même mieux que la Marienne. »

Ouah ! l'ant jamé publii, cliiau journalistes tandi que devant bin écrire :

« L'empereur d'Allemagne a la grippe. Ses trois docteurs lui ont ordonné de garder la chambre. On publiera tous les jours un bulletin de sa santé. »

Et mè assebin i'è zu on rhonmo, que m'a doura prau grandteimps, que mîmo m'a faliu Bourquin, ma jamé n'ant fé betâ su lau journaux :

« Marc à Louis est tout enrhumé, tout moindre depuis la dernière foire de Moudon. Il a déjà bu sur la fleur de sureau et il s'est parfumé avec des braises et du sucre, mais ça lui a pas fait grand'chose. L'estomac est toute détraquée et il ne veut rien reconnaître ces jours. Il est tout retreint du ventre. »

vieux cimetièrre, que j'ai passé le meilleur de ma jeunesse. Mon lieu de refuge devint bien vite un lieu de délice ; après avoir fui les mauvais traitements, je m'y mettais à l'abri de la grossièreté de mes camarades. L'âge et le bâton du maître aidant, leur humeur malfaisante s'était un peu adoucie et ils commençaient à comprendre que ma petite supériorité d'intelligence compensait jusqu'à un certain point l'infériorité de mes biceps. J'aurais donc pu frayer de nouveau avec eux, mais je les dédaignais maintenant ; ils m'avaient chassé dans la solitude : soit, ma solitude même me distinguait d'eux. Retraite heureuse, chérie, qui m'a fait ce que je suis, car je sentais d'instinct que mon âme encore très tendre ne pouvait que se corrompre en subissant des influences extérieures ; la cohue de ces natures grossières, banales, aurait fait dévier et gauchir ce qui poussait droit vers le ciel. Si je suis quelqu'un maintenant, si j'ai le goût des choses de l'esprit et le sens des vérités éternelles, c'est à mon Cloître que je le dois. Mon humeur turbulente, mon besoin de mouvement, mes affections impétueuses que de méchants avaient meurtries et refoulées en moi, n'étaient pas mortes ; elles me travaillaient sourdement, se transformaient et éclatèrent enfin un beau jour avec toute la puissance de forces longtemps comprimées qui se révoltent ; c'était bien elles, et elles étaient tout autres : l'action s'était transmuée en rêve, et le sensitif devenait un imaginaire. Replié sur moi-

Na, vo dio, nion l'a met dessus ! na pas po cliiau z'empereu et cliiau z'emperouse, l'ai a reinque por leu. Eh bin, râva por leu, à la fin et quemet desâi mon vezin Djan à Souneu on coup que revegnâi de l'abbayî de Forî et qu'ein avâi prâi onna fédérala dau tonnerro :

« Lè râi ! que desâi ein trèbeteint et quequellieint, lè râi, m'ein foto ! Quand bin ie sarî on empereu, porrè-fo ître pllie soû que ne su ora ?

MARC À LOUIS.

En voiture pour la montagne. — Le 1^{er} avril a eu lieu la réouverture, jusqu'à Gryon, du chemin de fer électrique Bex-Gryon-Villars.

Le tronçon de Gryon à Chesières sera livré à la circulation aussitôt que le déblaiement de la voie sera achevé. Le public en sera avisé.

Cire à parquets ! — Comment, Victoire, dit madame à sa domestique, j'ai déjeuné ce matin en ville, je rentre à cinq heures, et vous n'avez rien fait ?

— Peut-on dire ! J'ai profité de l'absence de madame pour mettre tous les parquets à l'acoustique.

C'est irrévocable, le Théâtre ferme ses portes demain, dimanche. Il les rouvrira dans quinze jours pour la saison d'opéra, qui, dit-on, promet d'être très brillante. Donc, demain, pour leurs adieux définitifs, nos excellents artistes de comédie nous donneront encore, en matinée et soirée, deux représentations de la pièce à grand spectacle et grand succès : *Les Aventures du Capitaine Corcoran*. Au 5^{me} tableau, chansons par Mme Darville, clowns désopilants et les « Aousnias », des gladiateurs-athlètes de toute force.

Kursaal. — C'est un succès sensationnel, une attraction des plus artistiques que les Olympia qui ont débuté mercredi aux Variétés. Dans une série de 8 ou 10 groupes de la statuaire, bronzes anciens et modernes, ils offrent des reproductions des chefs-d'œuvres de divers âges.

Au programme, cinq autres attractions extraordinaires et le cinéma. Demain, dimanche, matinée.

Lumen. — « Lumen », c'est le nom du nouveau Cinéma-Théâtre permanent, installé au Grand-Pont, et qui tous les jours, à 4 $\frac{1}{2}$ et à 8 heures, donne, ainsi que le dit fort bien le prospectus, des spectacles à la fois artistiques, instructifs et amusants. Chaque semaine le programme change. Le samedi et le dimanche, il y a matinée à 3 heures ; le vendredi, « spectacle-conférence scientifique ». Comme dans les théâtres, il y a un foyer-bar et un vestiaire.

même, je suivais d'un œil curieux le jeu de mes sentiments et de mes passions ; de là vient ma médiocre science des hommes et la parfaite connaissance que j'ai de moi-même. Les hommes ! je ne les voyais presque plus. En classe, je me courbais sur mes livres ; dans mes travaux de campagne, je m'isolais le plus possible. Dans mon Cloître, les bruits du dehors ne parvenaient que de loin, sous forme de mots épars et presque inintelligibles, que je comprenais à ma manière, en les rendant méconnaissables : on eût dit que la voix humaine, en traversant le champ des morts, prenais un sens, un timbre nouveau, presque solennel. « Alors, tu as vu l'âme ? » entendais-je, par exemple, et je trouvais la question toute naturelle. N'était-ce pas mon ambition de voir l'âme sous son masque diaphane ? Je me la représentais même comme un de ces petits nuages jaune fauve, déjà noyés d'ombre et pâlisants, qui s'enfoncent lentement sous l'horizon à la suite du soleil, à l'heure du crépuscule.

Mes pensées se teignaient ainsi volontiers de mélancolie, mais nullement de tristesse. Je me penchais vers la mort sans effroi ; elle m'était familière, puisque je voisais avec elle et qu'elle était sous mes yeux, non des ossements, mais de brillantes corbeilles de fleurs sauvages.

(A suivre.)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

grands mots, — je courais, au sortir des classes, me réfugier dans mon Cloître. Je me cachais de mon oncle lui-même, sous les arbres de notre verger, où je ruminais sans fin mes tristesses.

Ce verger n'était qu'un tout petit enclos qui bordait notre bicoque d'une marguelle verte, du côté de l'église. L'ombre du clocher s'y promène encore tous les jours, tourne lentement sur la pelouse, comme une aiguille gigantesque sur un cadran dont les heures d'or se seraient effacées. Un vieux prunier à moitié mort, plus vert de mousse que de feuilles, des pommiers découronnés, tordus, caducs, appuyés sur des béquilles, s'alignent tant bien que mal comme des invalides à la parade ; leurs branches anguleuses esquissent des voûtes grotesques sur l'emplacement des arcades du moultier. C'était donc jadis terre d'église ; c'était de plus terre sainte, car le préau qui entoure le temple, et qui n'est séparé de notre verger que par une barrière vermoulue, était un ancien cimetière, il en a gardé le nom. Les tombes ont disparu, sauf une colonne brisée, qui sert encore de pilier à notre barrière et qui porte des traces d'inscription. En me penchant par-dessus la clôture, du côté des morts, mon doigt s'est bien souvent promené sur ses hiéroglyphes rongés de mousse ; j'en ai déchiffré une syllabe : VICT... qui doit être Victor ou Victoire. C'est le seul nom qui flotte encore comme un défi sur le vaste naufrage des générations englouties. C'est là, sur les ruines d'un cloître, au bord d'un